



Reims Oreille

Automne 2010 - N° 22



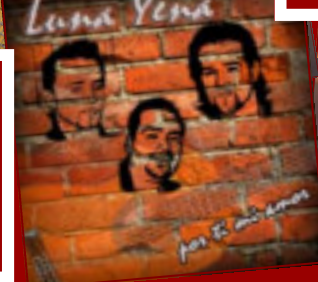
REIMS OREILLE
et le LUDOVAL
présentent
le vendredi 10 décembre à 20h30
à l'Espace LUDOVAL

FRASIAK

Res : 06.15.75.33.12 / 06.84.05.31.01
Entrée : 12 € - 8 €

- *Ma Compil à moi*
◀ **Frasiak**
- *C'était presque aujourd'hui*
◀ **Malicorne**
- *Coup de Phil*
◀ **Sorti du Maquis**
- *La Famille*
◀ **Chloé**
- *Concert*
◀ **Mauro Serri**
- *Les beaux débats*
◀ **Ma télé**
- *Entrevue*
◀ **CuréLabel**
- *Témoignage*
◀ **Akrich à Barjac**
- *L'X, Y, Z de JFC*
◀ **L'Archer**

◀ *Et les promos de saison :*
Mauro Serri - CuréLabel - Barcella - Gil - Jean-Marie Loubry - Angélique Ionatos - Luna Yena



◀ Sommaire :

Ma Compil à moi

Frasiak..... p.3

C'était presque aujourd'hui

Malicorne p.4

Coup de Phil

Sorti du Maquis..... p.5

La famille

Chloé p.7

Concert

Mauro Serri.....p.8

Les beaux débats

Ma télé..... p.9

Découverte

CuréLabel.....p.11

Témoignage

Akrich à Barjac.....p.13

Promos

Mauro Serri - CuréLabel - Barcella - Gil -
Jean-Marie Loubry - Angélique Ionatos -
Luna Yena.....p.15

L'XYZ de J.F. Capitaine

L'Archerp.16

◀ **Créateur ?**

Dans l'un de ses éditoriaux de "La lettre de la Sacem", Claude Lemesle, président en exercice et grand auteur s'il en est, faisait mention, sans en développer la notion, de "l'illusion du tous créateurs".

Qu'est-ce donc qu'un créateur ?

Le carreleur, le pâtissier, le maçon, ne sont-ils pas des créateurs ?

La plaidoirie d'un avocat, le geste réparateur du chirurgien, ne sont-ils pas des actes de création ?

Le tourneur-fraiseur, le plombier, l'horticulteur, ne créent-ils pas ?

Une réflexion sur ces questions me semble devoir intégrer deux approches, qualitative et sémantique.

Qualitative : Il est clair qu'un mur pas droit, un ersatz de gâteau, un plaidoyer mal ficelé, un tuyau mal soudé, une chanson mal écrite... ne sont pas à proprement parler des créations. Pourquoi ? Parce qu'il est donné à tout le monde de faire n'importe quoi très mal. L'acte de créer suppose quand même une compétence, un savoir-faire, un minimum d'excellence.

Sémantique : Est-ce à dire que chacun est créateur dès lors qu'il exerce excellemment dans son domaine ?

C'est ici, me semble-t-il, que "l'illusion du tous créateurs" tend à opérer son tour de passe-passe. Une fois encore, on perd bien plus qu'on ne gagne à faire de certains mots des fourre-tout, à les gonfler de mille attributs qui les vident finalement de substance, de sens, d'information. Une fois de plus, le principe à la base est fait de bons sentiments. On ne veut pas discriminer, pas faire de différence (au nom d'une égale dignité mal comprise, mal

fondée), et l'on décrète ainsi que tout le monde est créateur. Mais une fois qu'on a changé la sémantique, on n'a pas changé la réalité, qui revient toujours en boomerang. Tout le monde a son Bac, et après ?

Outre la qualité de l'œuvre ou de l'ouvrage, la création a à voir avec l'unicité. Le créateur est celui qui ne peut pas reproduire, qui redémarre toujours ex nihilo, avec certes un savoir-faire acquis, mais également la contrainte de ne pas refaire à l'identique, surtout pas même, pas même en partie. Sinon, ce n'est plus de la création mais de la vague copie. L'inventeur seul est créateur, tout le monde ne l'est pas, et ce n'est pas bien grave. Tout le monde a d'autres atouts, qualités, talents.

Il demeure que le mot "créateur" n'est pas l'apanage exclusif des activités artistiques, même si dans tous les cas il relève finalement de l'art, l'art du métier. Celui d'un auteur, d'un luthier, d'un tourneur-fraiseur, créateurs amoureux de pièces uniques

■ Marc Servera

◀ Ma compil à moi : Frasiak

Frasiak, un voisin, qui sera le premier invité Reims Oreille de la saison 2010-2011, nous propose sa compil du jour : dix titres écrits au XXI^{ème} siècle (c'est la règle) et qui sont les coups de cœur du moment, sans classement.

PAULINE CROZE T'ES BEAU

J'ai adoré ce 1er album de Pauline CROZE... De belles mélodies, des textes originaux et cette chanson là avec son balancement ternaire. J'ai fait sa 1ère partie en 2007 et la personne est belle comme ses chansons...

BERNARD LAVILLIERS LES MAINS D'OR

Il fait partie de ceux qui ont bercé mon adolescence musicale. Je l'ai vu de nombreuses fois sur scène et suis toujours admiratif de son énergie, de sa voix, et de ses chansons tellement "Nanard". J'aime bien la façon dont Lavillos à traité ce sujet si délicat.

DARAN UNE SORTE D'ÉGLISE

J'aime beaucoup le travail de Daran, le son, l'écriture musicale, les arrangements. Une chanson magnifique à tous points.

RENAUD LES CINQ SENS

Toute la poésie de Renaud dans cette chanson . Que serait la chanson française sans la gouaille de Renaud ?

HIGELIN COUP DE Foudre

Higelin est de retour avec un album magnifique qui n'est pas sans me rappeler ceux que j'écoutais dans les années 80. Le coup de foudre quoi... Je préfère cet Higelin-là à celui qui se prenait un peu trop pour Trénet.

RENAN LUCE LA LETTRE

La chanson est passée sur toutes les radios et elle a un peu usé nos tympanes.. Mais quelle écriture, quelle musicalité. Des textes précis, presque classiques (à la Brassens). J'adore ce nouveau venu.

BRUCE SPRINGSTEEN THE WRESTLER

The Boss, mon maître de l'autre côté de l'Atlantique pour ses chansons si proches de la vie. Difficile de n'en choisir qu'une. Cette chanson là, bande originale du très beau film The Wretler avec le retour incroyable de Mickey Rourke en catcheur improbable.

FRANÇOIS BERANGER PROFITER DU TEMPS

Je ne pouvais pas choisir 10 chansons sans qu'il y en ait une du père François, mon maître à chanter. Inspirateur de ma vie d'artiste, le bonhomme me manque et comme lui je veux vraiment profiter du temps.

MARILLION DON'T HURT YOURSELF

Le rock progressif a bercé mes années seventies et le groupe Marillion est aujourd'hui un digne représentant de ce mouvement initié par les Pink Floyd, Genesis et autres Yes.

MUSE TIME IS RUNNING OUT

Un des grands groupes récents de la culture rock, les enfants de U2 avec des influences plus classiques et une voix splendide...

... il y avait aussi tellement de bonnes choses au siècle dernier. J'ai choisi quelques chansons en anglais car ma culture musicale s'est aussi beaucoup nourrie de leur créativité... Il ne reste pas une petite place pour Ferré ou Pink Floyd ? (Frasiak)

◀ C'était presque aujourd'hui, mais bien quand même...

MALICORNE (années 70) Groupe de folk amélioré, chanteur de nos vieilles et belles sornettes

*Nous sommes
chanteurs de
sornettes
Faits pour divertir
les passants
Et les fainéants*



Ah ! la belle décennie 70. Presque dix ans de bien chouettes années. Pas pour le souvenir de Pompidou-pidou ou autre d'Estaing fatal... Non bien sûr, mais à l'époque ça vivait, ça dansait et ça chantait... Ah, l'épique époque : on voulait supprimer l'armée, garder le Larzac et jeter le nucléaire. Tout n'a pas servi à quelque chose, mais on s'est bien marré et on a bien chanté. Et nos cheveux longs dansaient « folk ».

Un folk (folklore vivant) au chemin balisé par Hugues Auffray et Graeme Allwright, eux-mêmes tirés par les folksingers américains, les Dylan, Baez, Pete Seeger et les chansons de grands chemins de Woody Guthrie

Sans oublier les « hootenannies » parisiens, creusets de futurs artistes et qui tentaient, sous la tutelle de Lionel Rocheman, de redonner un peu de vie à nos vieilles chansons.

Et si le premier festival de folk français à **Lambesc** se déroulait dans une certaine intimité, un an plus tard en 71, à **Malataverne**, les milliers de participants témoignaient que la jeunesse avait perdu ses complexes vis-à-vis de sa musique traditionnelle.

C'était parti, le folk avait quelques belles années devant lui. A chacun son style. D'un côté les puristes, interdiction de changer la moindre note ou le moindre mot, tradition sacrée ! et les progressistes à la vision plus dynamique, avec tentative de restitution adaptée aux oreilles du jour.

C'est dans cette catégorie qu'**Alan Stivell** sort son disque qu'aujourd'hui on dirait culte : **Chemins de Terre**. Parmi les musiciens qui participent : **Gabriel Yacoub**, **Marie**, sa femme, et **Dan Ar Braz** qu'on va retrouver dans un album (produit par Hugues de Courson) à l'allure bizarre : au verso, une photo pas belle et des noms de musiciens que personne ne connaît ; au recto,

un grand dessin et pour seul titre **Pierre de Grenoble**. Personne ne croit à ce disque qui, de fait, va devenir le premier vrai disque folk, celui qui va en sonner publiquement le réveil.

A l'intérieur, la chanson éponyme termine le disque dans lequel le Prince d'Orange subit quelques aménagements contemporains. Guitare électrique, sonorités particulières, inventions étonnantes, harmonies des voix, anciens instruments malmenés, un disque quasi parfait, avec une alouette qui se refait une santé réjouissante.

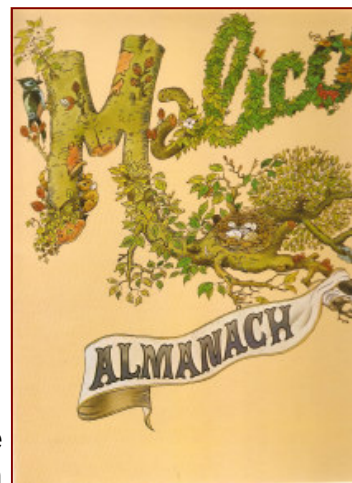
Encouragés, nos folkeux - progressistes, enregistrent le premier vrai disque du groupe nommé **Malicorne**, formé de Gabriel et Marie, plus



Hugues de Courson plutôt rock et **Laurent Vercaambre** venu d'une formation classique. C'est l'envolée du groupe dont la marque de fabrique restera jusqu'au bout un mélange de styles et de sonorités; des polyphonies personnelles ; des arrangements dans lesquels le cromorne, vieilles à roues et autre mandolonce se marient avec des cordes branchées edf... On malmène allégrement paroles et musiques et on ne recule devant aucun mixage

Leur album thématique **Almanach** de 75 reste une des plus grandes ventes du genre. Un album particulièrement sophistiqué qui se propose d'illustrer les douze mois de l'année par des chansons recherchées dans le répertoire traditionnel français.

On peut pas dire qu'on se roule de joie à ces histoires d'enfant assassin et de bouche pleine de terre, mais c'est du beau travail, même si



certaines feront la fine bouche devant si peu de purisme.

A leurs côtés, d'autres groupes vont s'illustrer avec bonheur : **La Bamboche**, un des meilleurs dans le genre acoustique, ou **Mélusine** dans la cour des respectueux.

Malicorne aura lui, le mérite, au prix de quelques ratages - mais on fait pas d'épingle sans casser une corde - de dépoussiérer le répertoire allant jusqu'à inventer un instrument comme cet orgue à voix qu'on peut entendre notamment sur le titre **La Blanche Biche**.

*Je suis fille le jour et la nuit blanche biche
Tous les jours les chiens du château me poursuivent*



Années 80, on chante vive la rose, mais l'engagement social reste désormais au gué. C'est leurre des battants, des gagnants, des Tapiés perçants et percutants, pas notre truc tout ça... Le folk part en digue-digue du cul.

Partant de Lambaréné, Hugues de Courson s'amusera encore à mêler musiques classiques et populaires. Gabriel et Marie poursuivront, eux une carrière solitaire.

Adieu folk... valse et musettes :

*Sur la route de Dijon, on y passe, on y passe,
Sur la route de Dijon, on y double des camions,
Et la Belle Diguedon fait du stop sur l'autoroute
On s'est trompé de chanson
C'est le folklore en déroute*

(Michèle Bernard)

■ Jean-François Capitaine

◀ Coup de Phil : « Sorti du Maquis »

C'est la saison des festivals alors j'ai festivalé, comme depuis quelques années, je suis retourné sentir le parfum du maquis corse et écouter les notes des nuits de la guitare de **Património**. Un village magique Património, il y fait une chaleur écrasante, mais j'aime ça et c'est toujours un enchantement la vision de la petite église qui domine la plaine, au pied des collines qui entourent le village avec la mer en arrière plan.



Des guitares y en a eu et de très bonnes. Brésiliennes avec **Yamandhu Costa** et **Hamilton de Holanda**. Non, non il ne s'agit pas de bossa nova, vous pouvez laisser la jeune dame se dorer sur la plage d'Ipanema. Non, là c'est du « choro ». Plus classique, mais alors pas chiant pour deux ronds, pas hermétique. Ces deux lascars vivent tellement leur musique qu'il est totalement impossible de ne pas bouger sur place.

Il y a eu **George Benson** et son jazz funk des années 80. George Benson est un remarquable chanteur et un super guitariste. Avec lui ça groove, je ne vous raconte pas l'ambiance quand il a repris son standard "*Gimme the night*". Il faut dire qu'il

le joue depuis tellement longtemps que sur scène c'est largement, mais alors très largement, mieux que la version lisse et polie du disque. Bon OK, il m'a un peu gâché le plaisir en se fendant de quelques mélodies sucrées pour crooner sur le retour dont les Américains ont le secret, le genre où on attend les violons sirupeux à tous les coins de couplet et qui n'en finissent plus de monter d'un ton à chaque fin de refrain...

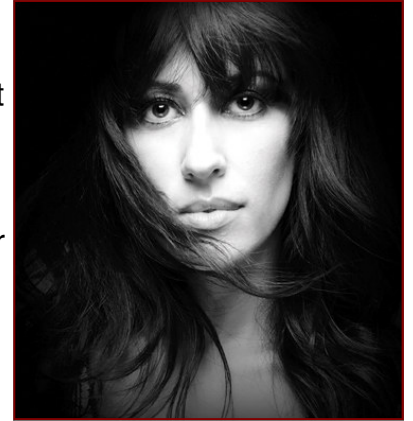
Et puis on a eu droit à un FA-BU-LEUX concert de **Richard Bona**. Alors si vous n'êtes pas allergique à ce qui s'acoquine au jazz, celui-là, il faut vraiment aller le voir en concert. Richard Bona, c'est comment faire de la musique en mélangeant le jazz fusion, ses racines africaines et donc forcément aussi la musique latino puisque pas mal d'Afri-



cains sont de grands amateurs de musique latine. Richard Bona, non content d'être un bassiste hors pair, est aussi un extraordinaire chanteur.

Le pauvre **Marcus Miller** qui passait derrière n'a jamais pu dissiper totalement le nuage de groove qu'avait répandu sur scène le père Bona. Et pourtant Marcus Miller, c'est pas un manchot non plus, Mais voilà, refaire la nième visite du répertoire de Miles Davis, même quand on s'appelle Marcus Miller, ben ça vous donne une espèce de coup de vieux, surtout après un phénomène comme Richard Bona. C'est que le temps qui passe est parfois ingrat et pas seulement sur le seul aspect physique.

Et puis il y eut cette soirée extraordinaire. Première partie portugaise, donc fado, avec **Ana Moura** et une sublime reprise de « No expectation » des Rolling Stones, mais version fado, ouais ! Et c'était bien. Ana Moura a une voix de chanteuse de fado et un corps de sirène, avec des vraies jambes ! Avec le vent qu'il y avait ce soir là, la chevelure de la chanteuse avait des allures de vagues. Des vagues sans les lames de fond, juste des vagues d'émotion sur lesquelles on nous invitait à surfer en douceur. Il fallait voir cette jolie brune et son trio de musicien dérouler leur fado. Et ma voisine de derrière qui chantait en portugais. Et celle de devant qui battait des mains. Et les gens qui dansaient derrière. Il y a plein de choses qui sont passées entre les musiciens sur scène et le public. Ça, c'était un vrai beau concert comme j'aime.



A peine je récupérais du fado que déboulait sur scène **Tomatito** et son sextet pour une deuxième partie flamenco. Tomatito est un maître du genre, gitan, espagnol, un véritable magicien de la six cordes. Mais comme si son seul talent ne suffisait pas, il se produit avec cinq autres gaillards: un guitariste rythmicien, un percussionniste deux chanteurs et un danseur : Jose Maya. Et là c'est littéralement une sorte de transe qui envahit la scène. Ouais, vraiment cette soirée ibère, c'était un grand moment de jubilation.

Bon faut pas croire, y a eu des ratés aussi. **Melody Gardot**, qu'on présentait comme la nouvelle star du jazz. Globalement la recette du jour c'était femme fatale, genre vamp blonde à voix suave et discours susurré dans une robe longue de soie. Il paraît que ça nous rend dingue. Ben moi, ça me rappelait le renard des dessins animés de Tex Avery, celui qui parle avec ce ton very sophisticated, que l'on prend quand on veut caricaturer la british bourgeoisie. Trop de reverb, un son trop lointain trop froid, des chansons bloquées à un tempo désespérément lent, des scatts d'un rare pauvreté, Pas une seule rupture de rythme, Melody Gardot a tout dit, tout joué, tout chanté, dans le même registre, grande déception.

A un niveau moindre **Diana Krall** ne m'a pas emballé. Pareil, pas de surprise, on monte sur scène avec une recette prêt à l'emploi et on vous sert le même plat pendant tout le concert.

Mais j'ai gardé le meilleur pour la fin, les **BB Brunos**. Initialement je n'avais pas prévu d'y aller, mais après négociations avec le fiston qui menaçait d'une grève de câlins, nous avons négocié et cédé. Ouah ! Au premier rang, des minots et des minottes qui hurlaient à l'apparition de leurs idoles sur scène. Aux derniers rangs les parents qui accompagnaient les minots. A la fin du concert pas de rappel, je soupçonne les parents d'avoir tous négocié la même chose avec leurs mêmes respectifs Les BB Brunos, pff ! Le batteur est bon, les guitaristes en comparaison, sont largement un niveau en dessous. Les mélodies et les arrangements sont un niveau encore en dessous des guitaristes. Les paroles, je sais pas, on ne comprenait rien vu que le chanteur guitariste se servait aussi bien des cordes de sa gratte que de ses cordes vocales, on a été un peu lésés côté compréhension des paroles.

■ Philippe Autret

◀ On choisit pas les goûts de sa famille : « Chloé, 15 ans et 8 mois »

Chloé est en seconde, ne sait pas ce qu'elle aimerait faire plus tard ni ce qu'elle va faire demain.

Chloé navigue sur le net, écoute de la musique, lit des mangas, aime le dessin.

Elle joue de la batterie. Elle aime en jouer avec son groupe - **les No Names** - groupe promu à un avenir certain sans trop savoir lequel.

Dans le monde actuel, elle aime les nouvelles technologies, la liberté. Elle y déteste l'injustice, l'homophobie.



- *Dans ce monde, quelles sont les personnes que tu aimes ?* Taylor Lautner, Gad Elmaleh, ma cellule familiale.

- *Lautner, c'est ce beau gosse qui joue dans les « Twilight » : c'est pour ses yeux que tu l'aimes bien ?*

- *Ceux que tu n'aimes pas du tout ?* : Hitler, les terroristes.

- *Et Hitler c'est pour sa coupe de cheveux ?*

- *Quelle était l'ambiance musicale chez toi dans ton enfance. ? Qu'écoutaient tes parents ?*

Beaucoup de disques pour enfant : **Jean René, Henri Dès, Anne Sylvestre...** Sinon c'était plutôt varié, mon père plutôt du jazz et ma mère de la variété française : **Louise Attaque, Manu Tcho, Renaud, Cabrel, U2...**

- *Te souviens-tu d'un spectacle, d'un concert durant cette enfance ?*

Le concert de **Don Pedro et les dromadaires**, ainsi que celui de **Pierre Lozere** et d'**Anne Sylvestre**.

- *D'une chanson ?*

Une chanson d'**Alain Souchon** « *Allo maman bobo* » et « *mon petit chat* » (celui qui pleure quand sa mère s'en va chasser les souris).

A l'école, on avait aussi appris « *Boum tchika boum tchika boum* »

Un soir dans sa cabane / Un tout petit petit négro Jouait de la guitare / Olé olé O banjo ! /

Boum tchika boum tchika boum ha ha (bis)

Boum tchika boum tchika boum ha ha / Olé olé O banjo !

- *Tu penses pouvoir l'adapter un jour en rock ?*

- *Quelle est la première chanson dont tu te souviens ?*

La cage aux oiseaux de **Pierre Péret**, une chanson dont je me souviens : à l'époque, j'avais voulu libérer la tourterelle de ma grand-mère.

- *Qu'aimais-tu quand tu avais dix-onze ans ?*

J'aimais les **What For** et surtout **Laurie**

- *Avec le recul qu'en penses-tu ?*

Je pense que c'est mauvais, mais je peux comprendre que ça puisse plaire à des petites filles.

- *En général, aujourd'hui qu'aimes-tu comme musique ?*

Mes goûts sont plus variés qu'avant, le pop rock reste dans mon genre favori avec les **Rock Alternatif** : **les Pixies, les Cure, les Red Hot Chili Peppers**

- *En chanson française quels groupes, quels chanteurs ?*

Pony Pony Run Run (groupe français bien qu'ils chantent en anglais), les **BB Brunes, Naast, Louise Attaque, Saez**

- *Quelles sont tes chansons préférées aujourd'hui ?*

Roulette de **System Of A Down**, *Jerk It Out* des **Caesars**, *Island In The Sun* de **Weezer** et *Yesterday* des **Beatles**.

- *Y-a-t-il une chanson qui t'a marquée plus que d'autres ?*

One More Time de **Daft Punk**.

- *Y a t-il des paroles qui ont modifié ta façon de voir certaines choses ?*

« *Respire* » de **Mickey 3D**

... au début y avait rien, au début c'était bien
La nature avançait, y avait pas de chemin
Puis l'homme a débarqué avec ses gros souliers
Des coups d' pieds dans la gueule pour se faire respecter
..... Il faut que tu respire

- *Dans l'absolu quelles sont les paroles que tu trouves les meilleures ?*

« *Nico Teen Love* » des **BB Brunes**

Je fais des ronds et je me marre en pensant à ce vieux Ron-sard et nos dents sont tannées en cendre. Je fais un hic et je me marre en pensant à ce con d'Icare & nos ailes brûlées...



« Blonde comme moi », toujours des BBB
« Repenti » de Renan Luce

J'ai aidé quelques connaissances
Dans leurs querelles de voisinage
Deux trois corps imbibés d'essence
Quelques accidents de ménage
Repenti J'ai trahi



- Aimes-tu la poésie,
les poètes ? Les-
quels ?

Victor Hugo, Baudelaire, Paul Eluard

- Quelles différences
fais-tu entre poésie et
chanson ?

C'est identique, sauf
que dans une chan-
son les instruments

mettent en valeur les paroles

- Est-ce que tu penses qu'une chanson peut chan-
ger des choses ?

Oui

- Tu peux préciser ?

Une chanson peut changer notre vision sur quel-
que chose, changer notre opinion et notre façon
de penser, ouvrir l'esprit, l'horizon, nous faire pen-
ser à des choses auxquelles on
n'avait pas songé, prendre consi-
cience de certaines choses. Mo-
biliser les gens sur certains su-
jets (Resto du cœur, Sida...)

- Qui as-tu déjà vu sur scène ?

Renan Luce ; BB Brunes (2 fois),



Vampire Weekend, Block Party

- Pour toi une scène aux bonnes dimensions, c'est
combien de spectateurs ?

50000

- T'es sûre que ce ne n'est pas trop intimiste ?

- Qui ou quoi te fait connaître les artistes ?

La radio le plus souvent et parfois mes amis.

- T'informes-tu sur des sites internet ?

Non, j'entends un nouveau groupe à la radio et
ensuite je vais télécharger l'album complet par
simple curiosité.

- Connais-tu d'anciens chanteurs ?

Oui, Michel Fugain, Hervé Christiani, Brassens,
Boris Vian, Druon pour les Partisans, Bourvil

- D'anciennes chansons ?

La vie en rose, Nowhere man, Le chant des parti-
sans, Salade de fruits, Les copains d'abord, Sif-
fler sur la colline

Laï laï laï laï laï, laï laï laï laï, laï laï laï laï { 2x}

Oh oh, oh oh {2x}

Je l'ai vu près d'un laurier, elle gardait ses blanches brebis

Quand j'ai demandé d'où venait sa peau fraîche elle m'a dit...

- Dans une chanson que compte (a priori) le plus
pour toi : les paroles, la musique, l'interprétation,
la couverture du CD, la tronche du chanteur, la
couleur de sa voiture ?

La musique et ensuite les paroles.

- Quels sont aujourd'hui les chanteurs-(euses) que
tu n'aimes pas ?

Helmut Fritz, Yanick Noah, Zazie, Mae, Willem,
Mylène Farmer

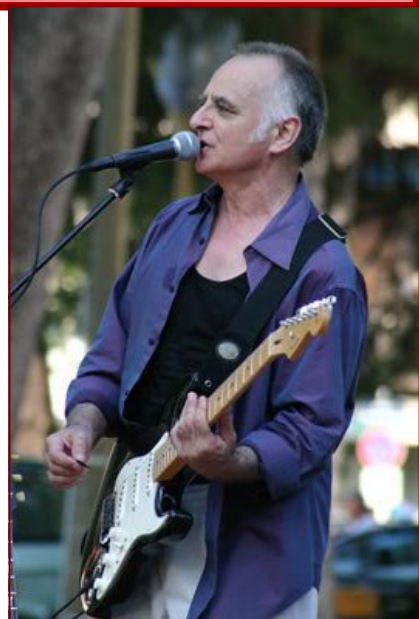
- C'est plutôt une bonne réponse.

■ Pépé Duraton

◀ Concert : « Mauro Serri »

En rentrant de la plage samedi dernier, après un bon bain de soleil qui empourpre la tronche plus que de coutume, nous traversons un gros bourg du riche pays picard, accostons sans encombre au ponton de la place du village, là où précisément un cowboy local s'évertue vainement à dompter les chevaux d'une moto en état d'ivresse. Autour du cascadeur, un attroupement du style quinquagénaire en fin de cycle genre chanson française, mais en plus rock, certains même manifestant clairement des signes extérieurs de violence musicale, cheveux gris longs, futals en cuir et grosses ceintures à boucle de métal ! Bref, des gars louches... qui en fait ne sont pas venus applaudir les prouesses de l'homme à la moto, mais font la pause entre deux sets de blues, genre musical qui consiste à faire pleurer une guitare sous les coups répétés d'une basse et d'une batterie. Un peu comme de l'Anne Sylvestre, mais en plus poétique.

Le chef de bande, pas un footballeur pourtant, un certain **Mauro Serri**, bandit calabrais né en Sardaigne et élevé au grain franchouillard, raconte avoir préféré dès son enfance les champs de coton aux chansons à boire. Il paraît qu'il aurait trouvé au croisement des routes des potions



qui lui auraient inoculé le virus du blues. Derrière lui, alignées prêtes à faire feu, quatre machines d'enfer qu'il empoigne selon son humeur, faisant sortir de leurs panses des sons à vous foutre la chair de poule, des plaintes à vous dézinguer les boyaux, des larmes à vous faire regretter d'avoir écouté autre chose avant ça !

En retrait, derrière ses gamelles, un gars de la même tribu, **Enrico Mattioli**, pas vraiment un gros bras, mais un frappeur de première, emporte l'attelage sous ses coups de bélier et ramène sur la bonne piste le troupeau emballé avant que l'émotion dérape.

Un peu plus loin, un grand mec, barbe et cheveux blonds à la général Custer, **Marten Ingle**, en apparence un calme british, ses paluches enlaçant sa machine aux sons lourds, il rythme en finesse, souplesse et légèreté le feu d'artifice des sons, parfois maltraite la bécane, la frappe et tente de lui arracher les cordes quand sa folie le déborde.

Un spectacle étonnant, trois gars qui se marrent, qui s'amuse sur scène, devant nous, presque comme si nous n'étions pas là, mais qui s'évertuent à nous faire décoller, à nous emmener loin dans leurs chansons d'amour de pauvres types, d'histoires de cocus et d'infidèles, dans leur musique en couleurs née sur les bords des rivières qui coulent de l'Ouest de l'Afrique au Sud des Etats-Unis. C'est vrai qu'en entendant ça, on oublie le reste, on écoute avec le bide, on se tortille l'émotif et on se vibre le palpitant sous les assauts des trois lascars. Les morceaux s'enchaînent, s'allongent, se fondent, ne font qu'un, jamais le même, mais toujours semblable, comme un poème déclinant à tous les temps une même émotion... Et ça ne s'arrêterait jamais s'il n'y avait pas les convenances, les voisins et ce qu'on appelle à tort le tapage nocturne, alors qu'on devrait parler dans ce cas de réveil nocturne ! Eux n'ont pas envie de se poser, nous non plus. Et pourtant faut bien y aller !

Au revoir à tous ! On emporte un CD pour se rappeler plus tard qu'on y était tout en sachant qu'on n'y retrouvera pas l'unicité de ce moment-là, mais ça ravivera le souvenir, ça rendra plus vivant le plaisir qu'on a eu et plus dur le regret que ça ne soit plus. Après avoir vécu ça, on se demande si on pourra écouter encore autre chose... et surtout si on doit écouter autre chose.



Moi, j'ai de la chance, car j'ai mes lectures du moment. James Lee Burke et ses Louisiana Stories, des polars qui se passent là où le blues est né, où la misère a des couleurs de pétrole, où les noirs sont encore aujourd'hui plus nègres que blacks, au milieu des bayous, sous les pancaniers et la mousse espagnole. C'est tout bêtement les aventures d'un adjoint du shérif de la commune de New Iberia, bourg voisin de Baton Rouge, un ancien du Vietnam et ancien alcoolique, qui sous prétexte d'énigmes policières fait visiter son pays, présente ces gens, les beaux comme

les moches, encore tout empêtrés dans leur passé... et, derrière tout ça, la flotte omniprésente, l'humidité, la moiteur d'un climat, la nature exubérante et le blues en bande sonore. On ne le voit pas, mais on le sent...

Bertrand Tavernier en a fait un film, "Dans la brume électrique", avec Tommy Lee Jones dans le rôle principal et Buddy Guy dans le rôle du guitariste noir qui traîne sa misère au croisement des routes ! J'ai lu le livre, vu le film ensuite. Le DVD est double avec, en bonus, un échange entre Bertrand Tavernier et Buddy Guy : en fait, le blues, c'est de la chanson qui parle aux tripes, avec des mots qui sont des notes déchirées et inversement.

Si vous avez l'occasion de voir passer Mauro Serri, arrêtez-le, si vous pouvez lire et/ou voir "Dans la brume électrique" de James Lee Burke et Bertrand Tavernier, faites-le... ■ Christian Lassalle

◀ Les beaux débats : « Ma télé »



TELLE EST, TELLE EST MA TELE (Guy Béart)

Je ne sais pas vous, mais moi, au spectacle, au cinéma, j'aime pas trop ce qui peut me distraire, quand les choses papillonnent autour de mon siège. J'aime pas les murmures, pas les petits bruits. Pas le géant qui, devant moi, passe la soirée à balancer sa tête, pas le grignoteur de maïs, la grand mère qui déballe son bonbon très lentement pour surtout ne pas déranger, pas de ces interjections ou commentaires hors sujet : *fais-moi penser demain à téléphoner à Madeleine...*

Quand je regarde ce qu'il y a parfois dans mon téléviseur, c'est parfois souvent pareil.

On a tous en mémoire certaines images de télévision : le gros plan de Jacques Brel dégoulinant de sueur qui supplie son chien de ne pas le quitter. On a tous en tête les grands yeux globuleux de Denise Glaser levés vers le silence du plafond face à un artiste s'interrogeant sur le vide des décors, qui plus est souvent pour parler de disques qui n'existaient pas. Me refusant à jouer les anciens combattants, je ne laisserai pas percer la moindre nostalgie mais nom de Marie, merde dieu, c'était pas mal !

Il y a quelques jours... La journée n'a pas été dure, mais comme il m'en faut peu, je suis fatigué, je ne sais pas quoi faire. Un œil sur le programme TV me signale qu'une émission de variétés, comme seules les télévisions savent en faire, se profile à l'horizon de quelques magnifiques pages de publicité. Je m'installe alors, montre en main et déclare forfait au bout d'un bon quart d'heure. Je n'ai rien comme le masochisme, mais trop d'abus tue l'abus jusqu'à la lie. Heureusement mon étude ne portait pas sur le fond.

En réalité, à défaut de ne rien entendre, je n'ai rien écouté. Mon attention était purement sociologique et comportementale, me contentant, à l'aide d'un crayon Ikea (ils sont petits, mais on peut en prendre autant qu'on en veut) de faire un trait sur une feuille chaque fois que mon écran me proposait un changement de plan. Plan américain sur la chanteuse (!), un trait, vue large prise du fond de la salle, un trait, vue sur le profil droit de l'artiste (!), un trait, vue des spectateurs, un trait, gros plan sur les doigts du guitariste, un trait, l'ensemble de la scène avec les projecteurs anti aériens, un trait, et ainsi de suite. Mine de rien, c'est du boulot. En dehors même du calvaire des prestations, je mets au défi quiconque de tenir une émission entière. Car des traits, faut en faire.

Au bout du compte et pour faire en sorte que mon travail ait son utilité, tout en gardant le crayon à la main je pose une division : nombre de traits divisés par les 950 secondes du test et là, je ne trouve rien, puisque c'est la division inverse qu'il faut faire (*je le savais mais c'est un vieux truc : faire toujours croire au lecteur qu'il est plus intelligent que vous. Il semblerait d'ailleurs que la plupart des animateurs télé connaissent le truc au point d'en faire une adaptation caricaturale*). Toujours est-il que le résultat nous indique que nos yeux et notre cerveau sont appelés à supporter un changement de plan toutes les 2,4 secondes (on oublie les millièmes de seconde qui ont peu d'intérêt scientifique). Toutes les deux secondes virgule quatre, on change mon image, comme si on me transportait en permanence à toute distance, tout angle et à tout coin de la salle, moi qui ne demande qu'à écouter (en l'occurrence, c'est une image) tranquillement les mots et les notes de ces divas qui essaient de s'exprimer. Et ce n'est pas parce leur projet est voué d'avance à l'échec, entendu ce qu'elles chantent, que cette hystérie de l'image en est plus aimable.

Bon, c'est pas vraiment une découverte. On sait depuis longtemps que les seigneurs (grosse injure dans mon vocabulaire) de la publicité ont pollué nos images, nos musiques et nos sons. Il faudrait fusiller ces gars-là alors qu'ils triomphent partout. Car le plus grave est que la plupart des téléspectateurs ne s'en rendent même pas compte et risqueraient même de pousser une colère si on leur enlevait ce rythme permanent, auquel on les a habitués et qui, à leur insu, les stimule, pour en faire des agités perpétuels en quête de frénésie sans recul.

Demandez autour de vous à combien de temps les gens estiment ces longueurs de plans, vous allez gagner beaucoup de paris. Peut-être pas de quoi vous racheter un bel écran aussi plat que ce qu'il peut contenir. Mais ça c'est un autre sujet.

Me refusant à jouer les gueulars de service je ne dirai pas ce que je pense de ce problème certes mineur mais révélateur : je me doute que vous savez ce que je pense. Je ne peux que vous inviter à penser de même.

Au prochain concert de Reims Oreille tournez la tête toutes les 2 secondes 4, vous verrez : après, on dort bien !



■ A. Xantégu

◀ Découverte : « CuréLabel »

La nouveauté du jour vient de l'autre côté de l'océan. CuréLabel, un groupe de trois québécois qui ont mis leurs instruments et leurs voix à l'unisson pour nous conter des histoires de l'histoire de leur pays qui est un peu la nôtre... et tout ça, ça donne un album plein de punch, un son nouveau pour parler du passé qui fait l'aujourd'hui. Nous avons échangé quelques mots avec Michel Banville, l'auteur de la plupart des « pièces ».

Reims Oreille : CuréLabel, qui est-ce, comment le groupe est né et pourquoi ce nom ?

Michel Banville : CuréLabel c'est **Marco Matte**, **Simon Labrecque** et moi-même. L'un est batteur chantant, l'autre est guitariste, mandoliniste chantant, et moi je suis bassiste, guitariste et aussi chantant. Il n'y a pas de chanteur attiré dans ce trio, mais plutôt trois voix qui se partagent les pièces de l'album.



Michel Banville

Tout a commencé en 1998, alors que moi et Marco étions en duo de cover. Cela faisait déjà deux ans que nous jouions ensemble. En fait, en 1996, nous étions trois. Marco était batteur et moi j'étais bassiste. Le troisième étant chanteur, guitariste. Mais pour augmenter nos cachets, nous nous sommes séparés. Marco a appris à chanter, pendant que moi je développais le jeu de guitariste.

Plusieurs musiques que nous composions avaient des sonorités du passé, d'où l'idée d'écrire des textes historiques. De plus, l'Histoire m'a toujours intéressée par le fait que les agissements humains ne semblent pas prendre en considération les époques. Par exemple, les querelles entre les dirigeants d'Athènes de la Grèce antique ressemblent souvent à celles des dirigeants de la ville de Québec du XXI^{ème} siècle. Malgré une certaine évolution, évidente surtout sur le plan technologique, la nature humaine ne semble pas changer beaucoup.

On dit textes historiques, mais ce sont plutôt des textes inspirés de l'histoire. Nous n'avons pas la prétention d'avoir la rigueur de l'historien.

Le Curé Labelle est un personnage important de l'histoire du Québec. Faisant de la musique



Simon Labrecque

« historique », le nom de CuréLabel était parfait pour nous. C'est Marco qui a eu ce flash en 1999.

Vers 2001, le projet a été mis sur la glace car il manquait un ou des musiciens. Quelques chansons avaient été enregistrées, mais il était presque impossible de rendre le côté énergique de ces pièces sur scène. Il manquait des instruments, tel que la mandoline, pour donner du « swing » aux chansons. En 2007, est apparu Simon Labrecque. C'était la pièce manquante du puzzle. Un guitariste, mandoliniste qui possède une voix qui vient tout droit du terroir. CuréLabel renaquit...

R.O. : Tu peux nous raconter l'histoire du curé Labelle ?

M.B. : Le **Curé Labelle** est le père de la colonisation du nord de Montréal au XIX^{ème} siècle. Voyant les francophones, frappés par la pauvreté, s'exiler massivement vers les États-Unis, il décida de les inviter à se diriger plutôt vers le nord afin d'y développer l'agriculture.

Il parlait fort et était très imposant avec ses 6 pieds (1,83 m) et ses 300 livres (136 Kg).

R.O. : Le côté « curé », ça ne vous dérange pas ?

M.B. : Le côté « curé » fait partie de notre histoire. En effet, avant la révolution tranquille des années soixante, le clergé prenait beaucoup de place à tous les niveaux. Il avait le nez partout : dans les affaires politiques, dans l'éducation, dans les maisons, dans les familles et même dans les chambres à coucher. Pour nous, le côté « curé » ce n'est pas de la religion, mais plutôt de l'histoire.

R.O. : Tu écris beaucoup, vous chantez tous les trois : comment déterminez-vous qui sera le chanteur pour chacun des titres ?

M.B. : Le choix se fait par l'ambiance, le ton et la sonorité de la chanson. Quand ça prend de la voix, on demande à Marco. Quand le ton est plus rustre, ou plus viril, on demande à Simon. Moi je suis le premier à chanter les chansons



Marco Matte

dans le but de les présenter aux deux autres et quelque fois elles me restent.

R.O. : L'Île aux Massacres et les Micmacs, le Bic : c'est où, c'est quand ?

M.B. : L'Île-au-Massacre, c'est le nom d'une île de la baie du Bic près de Rimouski. Elle tient son nom d'une légende amérindienne de tradition orale dont on trouve les premières traces dans le récit de Jacques Cartier (explorateur français qui prit possession du pays en 1534 en plantant une croix à Gaspé). Cette histoire lui avait été racontée par le Chef Donnacona (chef d'un village Iroquois).

Les Micmacs, qui étaient nomades, avaient l'habitude de s'arrêter quelques semaines dans des endroits invitants. Les Iroquois étaient plutôt sédentaires, ils défendaient donc farouchement leur territoire. Cette chanson raconte une légende où un groupe Micmac fut attaqué par des Iroquois.

R.O. : Sur votre album, il y a deux reprises. Dont la Maudite Guerre. Ici, en France, c'est 14-18, mais chez vous, c'est quoi ? Il en existe une version par Zachary Richard de Louisiane : quel est le rapport ?

M.B. : La Maudite Guerre est un traditionnel acadien. Je crois que cette chanson parle de la Guerre de Sept Ans (1756-1763). Cette hypothèse vient du fait que dans le texte il y a ces mots : « Ça bien duré sept ans... ».

Zachary Richard est un descendant des 300 Acadiens qui sont arrivés en Louisiane en 1766 suite au Grand Dérangement - En 1713 les Britanniques prirent possession de l'Acadie et en 1755, Charles Lawrence, gouverneur de la Nouvelle-Écosse, décréta la déportation de cette ancienne colonie française. Plus de 12 000 Acadiens ont été déportés dont 300 se sont retrouvés en Louisiane.

R.O. : L'autre reprise, c'est Dans la Prison de Londres... mais on dit que cette chanson s'appelle à l'origine Dans les Prisons de Nantes et le condamné se jette dans la Loire.

M.B. : Au Québec cette chanson a été popularisée par Louise Forestier en 1972, sous le titre Dans la Prison de Londres. Les Karrick l'avaient chantée avant, aussi sous ce nom.

Je ne sais pas qui a changé le titre de ce traditionnel, mais ça arrive souvent que des paroles de chansons folkloriques connaissent des changements, s'ajustant à la réalité de ceux qui les interprètent.

R.O. : L'Envahisseur, c'est qui ? Et quelle est cette galère ?

M.B. : En fait, c'est un texte que j'ai écrit il y a quelques années, afin d'imager la reconnaissance que pourrait avoir une personne envers une autre qui l'aide à combattre une maladie, telle une dépression. La galère étant cette maladie.

La métaphore peut s'appliquer à un chef de tribu ou de village, qui a peur de se faire envahir par un ennemi venu de la mer. Mais grâce à un allier, rien n'arrive. Une histoire qui aurait pu arriver à l'Antiquité ou au Moyen Âge.

R.O. : La Drave, ici ça ne nous dit rien ! Un hymne aux petites gens qui se tuent au boulot ?

M.B. : Le métier de draveur en est un très dur, qui frappe l'imaginaire. Il a disparu définitivement en 1995. Cette chanson raconte la réalité de plusieurs draveurs qui passaient l'hiver dans le bois à bûcher, et revenaient au dégel avec les pitounes (billots de bois de 4 pieds) sur les cours d'eau.

Comme c'était un métier difficile, la chanson a effectivement l'air d'un hymne aux petites gens qui se tuent au boulot.

R.O. : Les Irlandais de Grosse-Île chassés par la religion et arrivés en 1847 se sont installés où ? Combien étaient-ils et que sont-ils devenus ?

M.B. : Ce n'est pas la religion qui chassa les Irlandais de chez eux en 1847, mais plutôt la famine. La pomme de terre était l'aliment de base d'une grande partie de la population, or la quasi totalité des plantations fut détruite par le mildiou (un champignon s'attaquant entre autre à la pomme de terre). Plus de 2 millions d'Irlandais prirent la fuite vers l'Amérique.

Ils furent près de 100 000 à se diriger vers Québec, mais les conditions sanitaires à bord des bateaux provoqua des épidémies de typhus et de diphtérie. 20 000

personnes périrent avant d'arriver à destination, dont 5 424 enterrées à Grosse-Île. Beaucoup d'orphelins furent adoptés par des familles du Québec. Aujourd'hui, il existe plusieurs familles au Québec portant un nom d'origine Irlandaise.

Grosse-île, c'était l'île de la quarantaine. De 1832 à 1937, tous les immigrants arrivants par l'Atlantique devaient faire un arrêt de plusieurs jours à Grosse-Île avant d'entrer au

**Rock
historique,
j'aime bien.**



Canada. Ceci afin d'éviter la propagation de maladies venues d'outre-mer.

*R.O. : Tu peux nous dire deux mots des chasseurs amateurs de fourrure et de rhum blanc de la chanson **Nouveau Continent** ?*

M.B. : Ce sont des coureurs des bois. C'est un métier qui existait au XVII et XVIII e siècle. Il consistait à s'enfoncer dans les bois afin d'y ramener de la fourrure destiné au marché européen. Forcément, ces coureurs des bois étaient de grands explorateurs, car ils foulaient des terres jamais visitées par les blancs.

Plusieurs jeunes français courageux de l'époque ont traversé l'océan pour faire ce métier. On a imaginé qu'ils prenaient une partie de leur courage dans le rhum, puisque cette eau de vie était très présente sur les bateaux.

*R.O. : Tu peux nous situer l'histoire de la **Maison de Madame Cyr** ?*

M.B. : En fait, c'est une histoire qui serait arrivée lors du grand feu de Rimouski en 1950. Cette année-là, une grande partie de la ville (qui comptait 17 000 habitants) est passée au feu. Étant originaire de cette ville, j'ai souvent

entendu parler de cette tragédie. Quand j'avais onze ans, ma prof de 6^{ème}, qui était très croyante, a raconté à la classe l'histoire de cette dame, qui à l'arrivée des flammes, a refusé de sortir de sa maison préférant y rester pour prier. Ce serait la seule maison du quartier qui soit restée debout. Je n'ai pas fait plus de recherche, à savoir si cette histoire était véridique, je voulais juste la raconter. Le nom de Cyr est fictif, il n'y avait pas ce détail dans la version de ma prof.

Vers la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, presque toutes les maison du pays étaient construites en bois. Plusieurs feux de grande envergure où des villes furent dévastées étaient monnaie courante. La religion étant très présente à cette époque, il existe plusieurs « maisons de madame Cyr » au Québec.

R.O. : Vous faites du folk électrique ou du rock historique ou de la chanson engagée ?

M.B. : Nous faisons de la musique en laissant le soin aux autres de la classer. Rock historique... j'aime bien.

◀ **Témoignage : « Akrich à Barjac »**

R.O. : Alors Barjac ?

Hervé Akrich : Je l'ai fait !

R.O. : C'est un peu comme recevoir la légion d'honneur des mains d'un ministre en vogue ?

Hervé Akrich : Je peux maintenant ajouter sur ma plaque en bronze « Diplômé de l'Université de la Chanson Française de Barjac », comme d'autres ajoutent sur leurs boîtes de conserve : « Fournisseur Officiel de la Reine d'Angleterre ». En plus, ça fait même pas mal, comme un calva cul sec.

R.O. : Paraît que là-bas le public, comme il est aussi de qualité, il est pas commode ?

Hervé Akrich : On en fait tout un plat, mais après coup, on se dit que le public de Barjac c'est rien que des gens comme vous et moi, ou presque...

R.O. : Oui, mais ça doit être quelque chose de se produire dans ce lieu de culte ?

Hervé Akrich : J'imagine que dans d'autres sectes c'est la même chose, y a toujours cette excitation mêlée d'appréhension du mec qu'est invité pour la première fois à la grand messe avec



les grands gourous qui seront là, en chair et en os. On a peur de ne pas être à la hauteur, de faire ou de dire la boulette qui va nous attirer les gros yeux de tous les initiés.

RO : T'as eu vraiment peur ?

Hervé Akrich : Cette appréhension se manifeste dans les quelques rêves qu'on fait la veille, genre « C'est à soi de prendre enfin la parole, on se lève, on

sait très bien ce qu'on a prévu de dire, mais tout à coup on s'aperçoit qu'on est tout nu, on a juste oublié de mettre un slip et un pantalon le matin. On continue de parler, et on sent bien que les gens n'écoutent qu'à moitié, et on comprend pourquoi, mais c'est pas grave, les gens discutent entre eux, sans méchanceté. »

R.O. : Tu n'as pas joué en terrain conquis comme ici. Là-bas, des gens te connaissent ?

Hervé Akrich : Incroyable de trouver ici des gens qui vous réclament un titre que vous ne chantez plus depuis 10 ans. Vous vous dites : « Y'a quelque part en France, un mec qui me connaît à ce point ? C'est pas possible, il a révisé dans la



voiture, il a mis mes disques en boucle sur tout le trajet Hazebrouck Barjac, bouchons compris, rien que pour épater ses copains. Mais qui est-ce que ça peut bien épater, qu'on connaisse les chansons d'Hervé Akrich ? »

R.O. : Tu vas choper la grosse tête après ça ?

Hervé Akrich : Allez frimer vos potes en leur disant « je chante à Barjac cet été » vous verrez que ça incite à l'humilité.

Au mieux on est obligé de corriger la confusion avec Marciac, « mais non, je me suis pas mis au jazz ». Mais le pire c'est quand on doit expliquer l'importance du festival en citant tous les grands qui sont passés avant et qu'on sent bien, devant la perplexité de l'interlocuteur, qu'on n'aurait pas dû s'aventurer dans ce marécage.

R.O. : Oui, mais Barjac, c'est un sacré truc !

Hervé Akrich : Ma mère, m'a obligé à convenir que Barjac est à la chanson ce que les jeux paralympiques sont au sport de haut niveau. Pas très gentil pour nos petits amis handicapés.

R.O. : Ouais, mais c'est quand même de la chanson française dite de qualité, ce qui se fait de mieux dans la « à texte » !

Hervé Akrich : C'est vrai, mais on est bien obligé de relativiser, le milieu de la ..an..on ..an..aise, finalement ça se résume à bien peu de monde, 1000 personnes (à peu près comme la fédération française de curling) en comptant ceux qui ont

présenté un certificat médical ou un mot de leur maman pour excuser leur absence exceptionnel après 45 ans de fidélité et, en y ajoutant, Christian Lassalle qui boycotte, évidemment.

R.O. : C'est quand même un public de connaisseurs ?

Hervé Akrich : Tout le monde connaît tout le monde. On est là pour vérifier que le directeur de programmation respecte bien la ligne éditoriale. Mais si jamais on juge qu'il y a erreur, on le fait bien comprendre au patron, mais en le faisant plutôt payer à l'artiste... Je fais le malin comme ça parce que je suis soulagé et que j'ai obtenu mon diplôme au premier tour, mais je dois vous le dire, je me suis tenu à carreau, j'ai respecté le rite.

RO : Et toi aussi, t'as dû te prosterner devant Ferrat ?

Hervé Akrich : Au garde à vous, comme tout le monde, dans la cour du château, au moment de la chanson de Jean Ferrat.



Je crois que ça s'est pas trop vu que dans ma tête je me chantais : « L'été s'ra chaud l'été s'ra chaud / Dans les tee-shirts dans les maillots / De Berck à Saint Jean Cap Ferrat / On va danser sur... »

RO : Bref, t'es quand même content ?

Hervé Akrich : N'empêche, j'ai l'impression que ça leur a bien plu mon petit tour de chant.

Comment ne pas être flatté de se savoir un peu adoubé par des collègues qu'on aime : dans le chapiteau y avait, minimum, Anne Sylvestre, Gérard Morel, Bernard Joyet, Thomas Pitiot, Joffroi, et j'ai pas reçu une tomate ! Alors oui, je suis fier, et en même temps j'ai un peu honte d'être fier.

R.O. : Un truc à ajouter ?

Hervé Akrich : Un dernier truc : à Barjac, comme dans pas mal de festivals, les artistes ont droit au tee-shirt en souvenir. Contrairement à d'autres, ils ont prévu jusqu'à XXL en taille. Sympa, non ?

(photos : Pierre Bureau)

◀ Promos de saison...



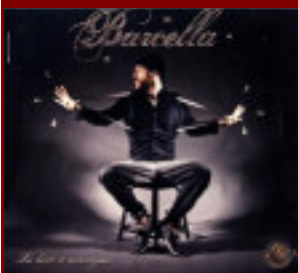
Le roi du Nord

Pour commencer, un groupe québécois, CuréLabel. Trois jeunes gars qui font du folk électrique, de la chanson énergique, ou du rock historique, au choix. Passionnés par l'histoire de leur pays, ils ont su mettre leurs instruments et leurs voix au service de textes qui racontent la naissance d'une nation, ses anecdotes et rappellent que le français a navigué et qu'autrefois les émigrés qu'on chassait, c'était pas les autres...



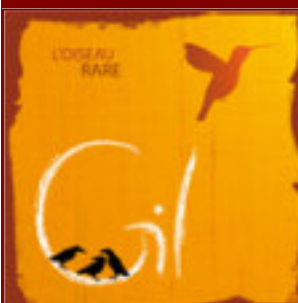
Live au Cristal

Souvenir d'un samedi de soleil, d'une soirée de blues, de guitares rugissantes... c'est Mauro Serri qui restitue partiellement ce qu'il donne sur scène. Quelques grands titres venus d'au-delà de l'océan, quelques créations personnelles, fruit de son travail avec le bluesman français Bill Deraime.



La boîte à musiques

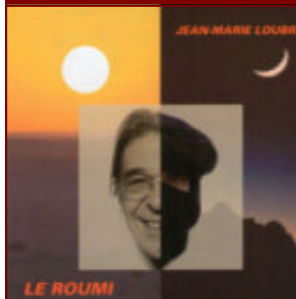
C'est le régional de l'étape, un gars qui fait des chansons et des musiques avec un « S ». Barcella traîne ses chansons depuis quelques années dans notre coin, avec cette voix bien à lui, cette bonne humeur et cette sensibilité, ce plaisir de partager.



L'Oiseau Rare

Gil, c'en est un, d'ailleurs on ne sait pas d'où il vient. C'est d'abord une voix puissante et chaude, des musiques costaudes avec du beau son

qui n'a pas peur des mots ! Y a tout ce qu'il faut chez Gil, des belles chansons et même un tube « Ma boule » avec un beau sujet, un beau solo de guitare qui déchire, un beau roulement de voix, un refrain qui accroche. C'est beau, ça donne envie de clap your hands ! Chapeau, l'artiste.



Le Roumi

C'est de la chanson de terroir, du fait maison. Ça sent le fromage de chèvre, le feu de bois, la châtaigne et le soixante-huitard assumé. Et même quand il essaie de tuer le père, Brassens, on n'y croit pas. Jean-Marie Loubry continue sa p'tite affaire d'artisan chanteur de tradition et c'est bien comme ça...



Alas pa' volar

Des ailes pour voler... et Angélique Ionatos nous entraîne dans le monde coloré, fou et douloureux de la peintre mexicaine Frida Kahlo. La voix magnifique de l'une sur les mots torturés de l'autre. Espero alegre la salida y espero no volver jamás. Attendre une fin heureuse et surtout ne jamais revenir ! Et c'est pourtant si beau...



Por ti mi amor

Luna Yena fait partie de ces groupes qui animent les soirées estivales des Saintes-Maries de la Mer de leurs chants gitans, de leurs guitares écorchées. Tous les soirs jusqu'à minuit, ces gens du voyage savent nous embarquer dans leurs caravanes de liberté sans frontière l'espace de quelques chansons.

Retrouvez-nous sur le Web
<http://reimsoreille.free.fr>

II AVAIT UN BEAU CHAPEAU, L'ARCHER

Allez savoir pourquoi, mais certains (mauvais) Français adorent se gausser des gens d'armes. Comme si aimer la guerre et les baïonnettes au canon était une tare ! Plus grave, cette infâme tradition remonte à vieux, presque aux origines de la chanson depuis qu'on en trouve trace.

Aujourd'hui, nous sommes au 13^{ème} siècle (c'est une image !) : Jeanne vient de se consumer pour son copain Charles qui, après une cure d'antidépresseurs, se réveille et, comme il est roi, sa première idée est de réorganiser son armée. Cerise sur le clafoutis, il invente (en 1448) une nouvelle compagnie : celle des francs archers.

*Le franc archer à la guerre s'en va / Testamenta comme un chrétien doit faire :
Il a laissé sa femme à son vicaire / Et au curé les clés de sa maison*

Refrain guilleret et d'époque : *Viragon vignette sur vignon.*

Destinés à compléter l'armée régulière, les francs archers sont membres d'une sorte de milice bourgeoise, « pouvant » servir à l'occasion à réprimer les désordres « éventuels » (principe de précaution).

Opposé au système féodal, on est dans une sorte de conscription : *« Les francs archers ne furent pas comme les gens d'armes, réunis en compagnies permanentes ; ils furent seulement astreints à des exercices militaires tous les jours de fêtes, à passer la montre (revue) une fois par mois au chef-lieu de leur châtellenie, et durent se tenir prêts à obéir au premier mandement du roi, pour faire guerre à son plaisir. »*

*Le franc archer un fort bel arc avait / De bois pourri, la corde renouée ;
Sa flèche était de papier empennée / Le bout brûlé servait de vireton...*

On peut imaginer que ces miliciens « se la jouaient un peu » , roulant des mécaniques devant le bas peuple, se pavanant devant les filles : un orgueil et une crânerie encourageant une légitime moquerie.

*Le franc archer preux et vaillant était / Il assaillait fort volontiers les mouches
Sus ! disait-il faut que je vous touche ! / Mais une guêpe lui donna l'aiguillon...*

Née en 1450, la chanson est une des premières à sortir des presses d'une imprimerie qu'on vient d'inventer. Mieux, on la trouve en 1581 dans l'Odhécaton, ce recueil de chansons, dû à un ingénieux éditeur qui a trouvé le moyen d'imprimer la musique en plus des paroles. Recueil vénitien de chansons françaises qui témoignent, en ce siècle, du rayonnement de notre chanson...

Caricaturé en sorte d'épouvantail, avec sa chemise trouée et toujours le vent lui souffle au croupion, le franc archer fera des petits et la chanson restera pendant des siècles un modèle pour les moqueries du genre.

Elle inaugure une tradition qui portera souvent, comme un usage bien établi, les chansonniers à se moquer sans vergogne des uniformes, et ce, au grand plaisir des mauvais français.

*Le franc archer tant sa femme chercha / Qu'il la trouva
logée au presbytère*

Couchée avec le vicaire / Qui en prenait sa récréation...



**REIMS OREILLE
et le LUDOVAL**
présentent

le vendredi 10 décembre à 20h30

à l'Espace LUDOVAL



Res : 06.15.75.33.12 / 06.84.05.31.01
Entrée : 12 € - 8 €